

PREMIÈRE PARTIE

HISTOIRE DE CADENET

(DU PAGUS CAUDELLENSIS)

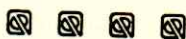
depuis les temps géologiques
jusqu'à la Révolution de 1789

PAR

C. JACQUÈME

Docteur en Médecine

Pharmacien de 1^{re} Classe, Licencié Es-Sciences



MARSEILLE
IMPRIMERIE DE LA S^{te} DU "PETIT MARSEILLAIS"
(Samat et C^{ie})
15, Quai du Canal, 15

1922

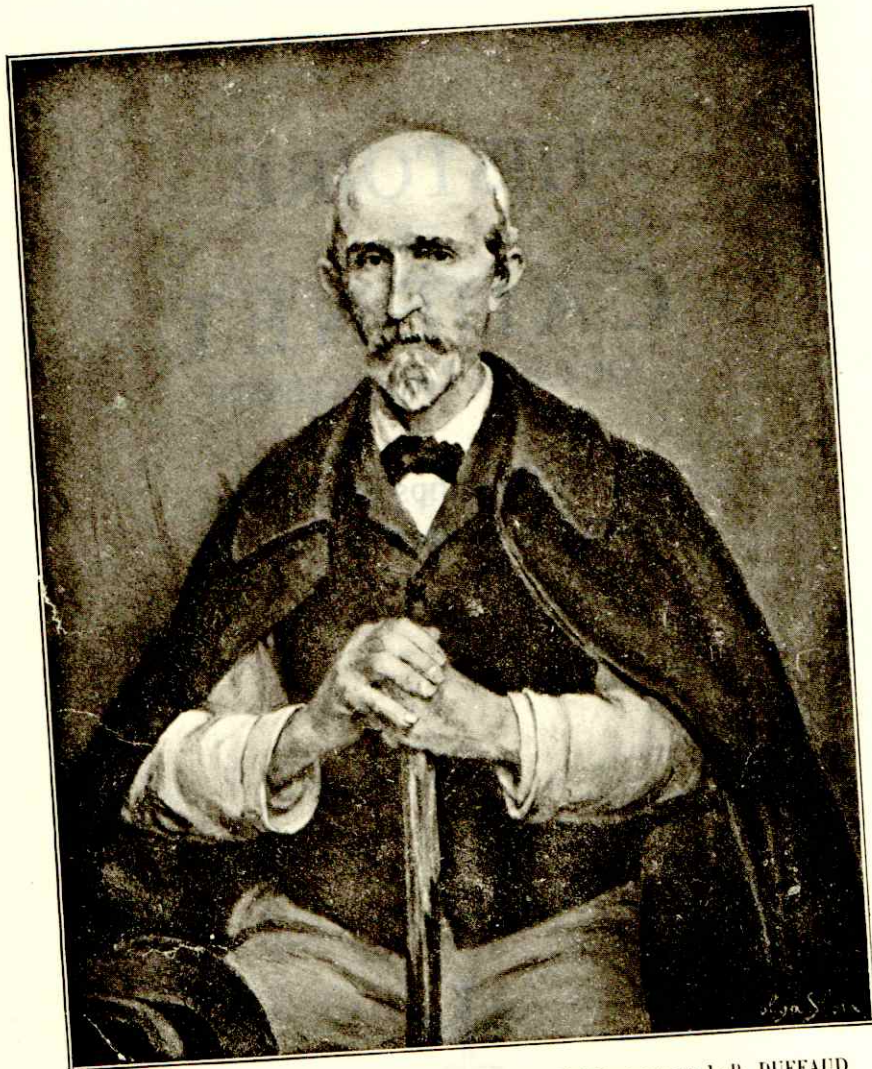


PLANCHE I. — PORTRAIT DE L'AUTEUR, PAR M^{lle} OLGA SLON, ELÈVE DE J.-B. DUFFAUD

Jaguer, vignier
mier consul mu-
offices de notaire
constitué en sa
à l'ermilage de
avancé en âge et
la régie de ses
ur Marie Marie,
et Lourmarin, il
s de ses biens et
établies et requé-
aire la dite don-
er qui a répondu
Marie Marie, sa
en tant que de be-
journal se trouve
plus de 18 ans,
le étant présente
arroyer les biens,
plaisir.
à souffrants de ses
ominique Berrier,
du dit Dominique
R.R. pp. de l'or-
vres, à condition
une messe dans
au de chaque an-
peniments qui se
ont.

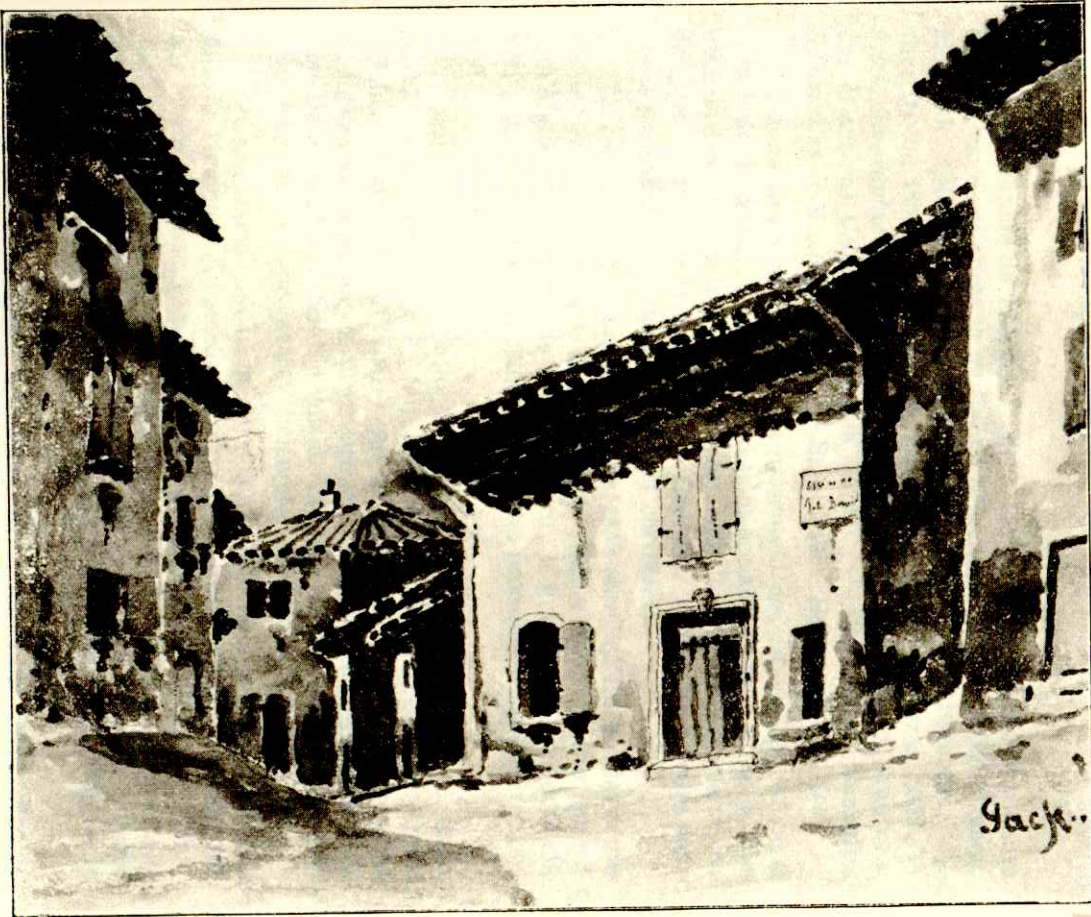


PLANCHE XLIII. — MAISON où est né FÉLICIEN DAVID

FÉLICIEN DAVID

COMPOSITEUR DE MUSIQUE, 1810-1870

La biographie de Félicien DAVID a été écrite par plusieurs auteurs pendant sa vie et après sa mort, les principaux sont : Saint-Etienne, Marseille, 1845, *Biographie* de Félicien DAVID. — De Mirecourt, Félicien DAVID, 1856. — Comettant, *Les Compositeurs Illustres*, 1883. — Fétis, *Biographie Universelle des Musiciens*, 1861. — René Brancour, *Les Musiciens Célèbres : Félicien DAVID*. — Bellaigne, *Nouvelles Silhouettes de Musiciens*, 1898. — Saint-Saëns, *Harmonie et Mélodie*.

Comme toutes ces biographies présentent des erreurs sur le lieu et la date de sa naissance, sur les conditions sociales de sa famille, je crois utile de donner en entier la copie de son acte de naissance, qui se trouve dans les archives de la commune de Cadenet. Toutes les erreurs commises par ces divers auteurs sont ainsi corrigées.

La ville d'Aix, il y a quelques années, a élevé à Félicien DAVID une statue sur une de ses principales avenues ; elle a voulu honorer son ancien Maître de Chapelle de Saint-Sauveur, le grand musicien dont elle avait vu, dans ses murs, éclore le génie et produire les premières œuvres.

A son tour, la municipalité de Cadenet a voulu honorer un de ses enfants ; une souscription a été faite et terminée pour élever un monument à Félicien David. Il faut espérer que les années de trouble étant passées, on mettra en exécution ce pieux projet. La famille honorable de Félicien David était une famille voisine et amie de la mienne. Mon père avait passé son enfance avec Félicien et avec Charles, son frère aîné.

Félicien David était né de parents modestes, qui avaient pour toute fortune l'honneur et l'amour du travail, ces deux puissants leviers qui, sur la terre, poussent l'homme à la fortune, au bonheur et à la gloire. Bien que sorti des derniers rangs de la société, il a su, par son intelligence et par son génie, par la fermeté de sa volonté et par la persévérance dans les épreuves, s'élever au premier rang et mériter l'immortalité.

Félicien David naquit à Cadenet, arrondissement d'Apt, département de Vaucluse, le 13 avril 1810.

Son père était Charles-Nicolas David, orfèvre, et sa mère Marie-Anne-Françoise Arquier.

Son père, né à Savane, dans la Drôme, mourut en 1816, à l'âge de 56 ans, et sa mère, née à Aix, mourut en 1814, à l'âge de 34 ans.

Acte de naissance de Félicien David, N° 39, Mairie de Cadenet (Arrondissement communal d'Apt).

Du treizième jour du mois d'avril, mil-huit-cent-dix. Acte de naissance de Félicien-César David, né aujourd'hui à sept heures du matin, fils du sieur Charles-Nicolas David, orfèvre, et de Marie-Anne-Françoise Arquier, mariés.

Le sexe de l'enfant a été reconnu être mâle par les sieurs :

Premier témoin : Louis Astic, agriculteur, né à Cadenet, y domicilié, âgé de quarante-quatre ans ;

Second témoin : Jean Talène, cultivateur, né au dit Cadenet, y domicilié, âgé de trente-cinq ans ; témoins majeurs.

Sur la réquisition à nous faite par le dit sieur Charles-Nicolas David, père du nouveau-né et a signé.

Les dits témoins ayant déclaré ne le savoir faire, de les interpellé.
Signature : Ch. David.

Constaté, suivant la loi, par moi Ollivier, Maire de cette Commune, faisant les fonctions de l'Etat-civil, qui ai donné lecture du présent acte aux parties composantes.

Signature : Ollivier, Maire.

Félicien avait eu deux frères et deux sœurs :

Charles-André David, né en 1797, à Cadenet.

Camille-Hilaire David, né en 1800, à Cadenet.

Une sœur, Cécile-Justine David, née en 1814, à Cadenet.

Une autre sœur, Elisabeth-Clémence David, née en 1803, à Cadenet.

Ces trois derniers enfants moururent en bas-âge. L'aîné, Charles, surnommé Charlot, devint peintre de talent et mourut à Avignon, à un âge avancé, en 1869.

Voici sa biographie tirée de l'*Armana provençau* de l'année 1871 :

Traduction. — Au mois de novembre 1869 est mort le bon Charles David, de Cadenet, peintre miniaturiste et frère aîné du musicien Félicien David. Esprit jovial et moqueur, rêvant des choses impossibles, fouettant les hannetons, comme on dit, à deux liards le mille (s'occupant de vétilles) ; il écrivait pour l'*Almanach Provençal*, la Charrette des Porcs, le Fromage de Baleine, la Grande Flûte, les Bésicles pour y voir la nuit et d'autres choses impossibles. Bonhomme, aimé de tout le monde. On l'appelait le Prophète, à cause de certaines prédictions sur le Siège de Paris, qui se fait aujourd'hui, et aussi à cause de sa tête de patriarche.

Comme p
Boudin et de

Voici la
trouve dans
David, l'inve
Baleine, vien
des lunettes d
de ces bésicl
d'effraie, de
tes bêtes que
mière, ni de
même du sol
pour voir. »

Les deux
leur imagina
les ne manq

Le Musé
miniature :

N° 127.
vençal d'Au
guée par Bo

N° 129.
en 1875, de
vid.

N° 128.
paigne d'Esp
en buste. —

Charles
phes, rêveu
perpétuel :

Dans le
nait escorté
Charles Da
une barbe e
dessert, sa
paroles et
chanson de
d'une volée
cier implac
san chanta

Comme peintre, il a fait le portrait de Glaup, de Roumanille, de Boudin et de Mistral.

Voici la traduction d'une de ses inventions fantastiques ; elle se trouve dans l'*Almanach Provençal* de 1864 : « L'honorable Charles David, l'inventeur breveté de la Charrette des Porcs et du fromage de Baleine, vient de trouver un engin pour y voir la nuit. C'est au moyen des lunettes qu'il nomme : Chat, Crapaud, Hibou, Rat, Ocle. Les verres de ces bésicles sont faits avec des yeux de chat, de crapaud, de hibou, d'effraie, de chauve-souris, de panetière et d'autres ; en un mot de toutes bêtes que l'on voit la nuit. Pour lors, on n'aura plus besoin de lumière, ni de gaz, ni de quinquet, ni d'aucune lumière que ce soit et même du soleil. Certainement on n'a pas tort de dire qu'il faut vivre pour voir. »

Les deux frères, Charles et Félicien, avaient bien la même nature ; leur imagination aimait à vagabonder dans le royaume des rêves. Charles ne manquait pas de talent.

Le Musée d'Avignon possède trois œuvres de lui, deux toiles et une miniature :

N° 127. — La Crècho de la Santo-Enfanço, tirée d'un poème provençal d'Auguste Boudin, 1857 (hauteur, 0,32 ; largeur, 0,24). — Légée par Boudin, en 1857.

N° 129. — Portrait de l'auteur (haut., 0,40 ; larg., 0,32). — Don, en 1875, de M. Bonaparte-Wyse qui l'avait commandé à Charles David.

N° 128. — Portrait d'un officier de son régiment, pendant la campagne d'Espagne. Miniature ronde (0,055 de diamètre), ivoire, figure en buste. — Acquit de l'hoirie Charles David, en 1870.

Charles David faisait, à Avignon, partie d'une bande de philosophes, rêveurs et chercheurs de la pierre philosophale et du mouvement perpétuel : Joseph Lacroix, Cassan, Boudin, etc.

Dans leur réunion annuelle, après les premiers services, le rôti venait escorté de l'ancien vin des Papes, le Château-Neuf. Alors se levait Charles David, une figure radieuse et rose de Chérubin, encadrée dans une barbe et des cheveux d'argent crépelus. Il chantait, au signal du dessert, sa mirifique chanson : « Les Amours de la Goyo e dóu Gibous », paroles et musique du chanteur. Quel triomphe pour David que cette chanson de vieux rapin, si, à peine achevée, elle n'avait pas été suivie d'une volée de bois vert, vivement administrée par Louis Boudin, justicier implacable, en cause personnelle, à l'artiste bégayant. Alors Cassan chantait, et la paix se scellaît au milieu des rires.

Voici l'histoire de l'origine du tableau de Charles David : *Crècho de la Santo-Enfanço de Jésus* :

On voulait fonder une crèche, à Avignon, sous le patronage du Cercle Catholique, de Monseigneur Martin Moricelli et de M. le Préfet. Elle fut inaugurée le 20 novembre 1851, sous le titre de *Crècho de la Santo-Enfanço*, et confiée aux sœurs de Saint-Charles.

Dans ce poème, plusieurs femmes du peuple exposent leurs vœux : l'une désire la fortune, l'autre des bijoux et l'autre bonne chère, une jeune veuve, douce et pieuse, dit que la seule chose qui lui ferait plaisir, ce serait d'avoir une servante pour surveiller ses petits, pendant qu'elle va travailler aux champs.

Dans un songe (c'est ce que représente le tableau de Charles David), un ange lui apparaît et lui montre, descendant du ciel, un autre habitant céleste apportant sur la terre la crèche, le berceau de Jésus-Enfant, rempli de joujoux et de bijoux. Le lendemain, elle raconte le songe à ses voisines qui se moquent d'elle.

En ce moment, deux sœurs de Saint-Charles viennent lui proposer de confier ses enfants à la crèche qu'on vient de fonder.

Augustin Boudin, l'ami de Charles David, a écrit *li Sèt Garbetto*, poésies provençales, parmi lesquelles se trouve une poésie intitulée : *La Santo-Crècho de l'Enfanço de Gèsu*. Le tableau de Charles David est tiré d'un passage de ce poème.

Les parents de Charles et de Félicien David étaient dans une situation très modeste. Ils habitaient une ancienne maison bourgeoise construite au XVII^e siècle et située à l'Ouest de la ville, et dans une rue étroite qui longe en ce point les anciens remparts (barri). Une plaque de marbre a été apposée sur la façade de cette maison, par un groupe de féliciens. Elle porte cette inscription :

Dins aquest oustau es nascu

Lou 8 de mai 1810

Lou grand musicien Félicien David.

(Dans cette maison est né, le 8 de mai 1810, le grand musicien Félicien David).

La plus grande partie de cette maison était habitée par mon grand-père Jacquème, qui était cultivateur. Mon père est né dans cette maison en 1798. Il était à peu près de l'âge de Charles David et il me parlait souvent de cette famille ; il avait passé son enfance avec eux.

Comme la profession d'orfèvre, à Cadenet, n'était pas très lucrative, à cause de la misère due à la Révolution et aux guerres de l'Empire, le

père de Da
mon grand

Charles
mourut le 3
et le jeune

Charles
exercer sa
portrait qu
tographie a
C'étaient ce
traits méda
sont aujour
passé.

C'est un
le curé de C
nom de com
d'Aix, espér
pour ne pas
brasser une
siècle.

Le curé
adossé cont
des morts, d
enlevé, la pi
ossements d
une grande

Félicien
Un peu de li
pagnèrent, f
belle voix en
mer de ses m
fin Marius R
nie et du cha
core à la mai
qu'il compos

Il resta à
chez les Jésus
tion et termin
commençait

Il avait d
Se consacran

père de David allait aux champs prêter la main, moyennant salaire, à mon grand-père, pour les travaux agricoles.

Charles et Félicien furent orphelins de bonne heure ; leur mère mourut le 20 mai 1814, et leur père le 16 juin 1816. L'aîné avait 18 ans et le jeune Félicien 6 ans.

Charles qui avait appris le métier de son père alla à Avignon pour exercer sa profession ; il s'adonna à la peinture de la miniature et du portrait qui était alors une branche importante de l'orfèvrerie. La photographie a fait disparaître cette branche lucrative de la peinture. C'étaient ces peintres, comme Charles David, qui faisaient tous ces portraits médaillons qui, encadrés dans l'or, l'argent, l'ivoire ou l'ébène, sont aujourd'hui tant estimés par les amateurs des choses du temps passé.

C'est une tante qui se chargea de l'éducation du jeune Félicien, mais le curé de Cadenet, nommé David, qui n'avait avec cette famille que le nom de commun, s'intéressa à cet enfant et le fit admettre à la maîtrise d'Aix, espérant le diriger vers la prêtrise. Ce bon curé mourut assez tôt pour ne pas voir son protégé abandonner la religion de ses pères et embrasser une nouvelle religion, enfantée par les philosophes du XVIII^e siècle.

Le curé David mourut en 1825. On voyait son modeste tombeau adossé contre l'église, même sous la fenêtre de l'abside, sous la fenêtre des morts, dans le vieux cimetière de Cadenet. Aujourd'hui, tout a été enlevé, la pierre sépulcrale sert de passerelle sur un ruisseau, et les ossements de ce saint homme sont réunis avec ceux de ses ouailles dans une grande fosse creusée un peu plus loin, dans le nouveau cimetière.

Félicien David rentra à la maîtrise d'Aix, en 1818, à l'âge de 8 ans. Un peu de linge que sa tante lui donna et les prières du curé qui l'accompagnèrent, formèrent tout son bagage pour ses débuts dans la vie. Sa belle voix enfantine et ses dispositions musicales le firent bientôt estimer de ses maîtres. Il eut d'abord pour professeur l'abbé Michel et enfin Marius Roux qui l'initièrent aux principes du solfège, de l'harmonie et du chant. De bonne heure, il se mit à composer, car il existe encore à la maîtrise d'Aix une œuvre de quatuor pour instrument à cordes, qu'il composa à l'âge de 12 ans.

Il resta à la maîtrise sept ans ; il fut ensuite placé comme élève chez les Jésuites, au collège Saint-Louis, afin de continuer son instruction et terminer ses études classiques. Mais là, son génie musical qui commençait à se développer lui fit négliger l'étude du grec et du latin.

Il avait du reste déclaré qu'il ne voulait pas rentrer dans les ordres. Se consacrant surtout à l'étude de la musique religieuse, il s'initia à la

connaissance des œuvres de Haydn, de Mozart et de Chérubini. En 1828, le Gouvernement fit fermer l'établissement des Jésuites, et le jeune David fut obligé de chercher une place pour gagner sa vie. Il entra d'abord chez un avoué d'Aix, M. Pellegrin, mais il ne resta pas longtemps à noircir du papier timbré. Il fut bientôt nommé directeur de la maîtrise Saint-Sauveur, qui était alors réputée pour son admirable interprétation de la musique religieuse. Là, ce jeune directeur de 19 ans vit sa réputation grandir et son talent excita l'enthousiasme de toute la population aixoise. Il fit exécuter les motets qui tombaient de sa plume. Il composa un morceau remarquable : *O Salutaris Hostia*, à trois voix, avec accompagnement de quatuor. Sa renommée grandissait tous les jours, aussi voulut-il aller à Paris compléter ses études musicales. Grâce à la générosité d'un oncle maternel, M. Arquier, il put se rendre dans la capitale et se faire recevoir du Conservatoire. Il se présenta en se recommandant d'un *Beatus vir*, qu'il avait composé pour la maîtrise Saint-Sauveur. On ne lui demanda pas d'autres preuves de son talent et Chérubini, qui était en ce moment le directeur du Conservatoire, admit le jeune Félicien David parmi ses élèves. Là, il participa aux leçons données par des maîtres éminents. Il étudia l'harmonie avec Millot et Réber ; peu à peu son génie se développait et lui faisait produire les œuvres les plus délicates.

Mais, à Paris, il fut bientôt privé des subsides de son oncle, et ce jeune musicien commença cette vie de misère et de peine, que trouve à ses débuts tout étudiant laborieux privé de l'aide de ses parents. Quelques leçons de piano qui lui furent demandées lui permirent de continuer ses études au Conservatoire, dans la classe de Contre-point de M. Fétis et dans la classe d'orgue de M. Benoît. En même temps, il composa pour la maîtrise Saint-Sauveur un *Ave Verum* et un *Lauda Sion*, dignes de son talent. Mais tout cela ne le faisait vivre que péniblement au milieu de Paris. Aussi, ce tourbillon humain immense et dévorant qui l'avait saisi et qui le poussait vers la gloire, produisit sur son âme un grand découragement. Il écrivait, à cette époque, à un de ses amis : « Quant à l'argent, puisqu'il faut en parler, c'est de mal en pis ; cela va toujours par gradation descendante ; ce qu'il y a de certain, c'est que je suis bientôt à bas. J'ai été malade pendant trois semaines ; c'étaient des maux de reins, la fièvre et un malaise dans tout le corps. Cette maladie a été provoquée par les chagrins que j'ai eus, par la mauvaise nourriture des restaurants de Paris et l'humidité continuelle qui règne ici. Aussi, pourquoi ne suis-je pas un peu plus riche ? Il me semble qu'une aisance raisonnable pour un artiste me ferait beaucoup de bien. Je ne parle pas du corps, partie de nous-mêmes qui influe cependant beaucoup sur notre intelligence, mais mon imagination s'en porterait beaucoup mieux. Car, comment veux-tu qu'une tête, sans cesse

occupée des bes
la misère tue l

Félicien se
pour la vie ren
l'idéal qu'il s'es
grands caractèr
riches, qui ont
grands artistes
d'union entre l

Un des com
dans cette lutte
et musicien, or
années de paro
pain de chaque

Ce poète et
avec celle de F
à l'âge de 8 ou
barbare et sa m
par un seigneu
parmi les pages
Cadenet aband
d'abord comme
mardeur, de bo
vailler pour la
nombreuses an
compagnie de
les tavernes et l
que son talent l
sance relative.
l'attachèrent et
poursuivi. Dan
pense de sa per
l'existence de ce
chef de bande, u
voitises de son
lambeaux de te
surtout qui pou
vil bétail, cet e
L'autre, Félicie
curé de village.
l'amour du proc
éternels, le pre
par l'esprit et p

occupée des besoins matériels, puisse agir librement ? Ma foi : je dis que la misère tue l'imagination ! »

Félicien se trompait dans ses réflexions philosophiques ; cette lutte pour la vie rend l'homme plus fort et plus tenace dans la poursuite de l'idéal qu'il s'est formé ; c'est elle qui est, presque toujours, la cause des grands caractères et des grands génies. Ce sont les pauvres, et non les riches, qui ont produit cette belle phalange des grands penseurs et des grands artistes, l'honneur de l'humanité ; phalange qui sert de trait-d'union entre la terre et le ciel, entre Dieu et l'homme.

Un des compatriotes de Félicien David, le troubadour Cadenet, a eu, dans cette lutte pour la vie, une existence analogue à la sienne. Poète et musicien, orphelin comme lui, il fut obligé pendant de nombreuses années de parcourir les cours des princes et des grands pour gagner le pain de chaque jour.

Ce poète et musicien du XII^e siècle, dont la vie a tant de rapport avec celle de Félicien, fut fait prisonnier au siège de Cadenet, en 1165, à l'âge de 8 ou 10 ans. Il vit ses parents massacrés par une soldatesque barbare et sa maison brûlée. Il fut pris et emmené dans le Toulousain par un seigneur Hunault de Lantar, chef de bande, qui le fit élever parmi les pages de sa cour. Arrivé à l'âge d'homme et armé chevalier, Cadenet abandonna son bienfaiteur et se mit à parcourir les cours, d'abord comme jongleur et enfin comme troubadour. Cette vie de trimardeur, de bohémien, fut pour lui une vie de misère et de peines. Travailler pour la gent, faire rire, ne mène pas à la fortune. Pendant de nombreuses années il alla d'un pays à l'autre, le plus souvent à pied, en compagnie de confrères d'une moralité douteuse, fréquentant surtout les tavernes et les tripots. Ce ne fut qu'après une longue et pénible lutte que son talent lui permit de se faire remarquer, et lui procura une aisance relative. Des protecteurs opulents, admirateurs de son génie, se l'attachèrent et le firent sortir de cette vie misérable qui l'avait toujours poursuivi. Dans la bataille pour la vie, la victoire avait été la récompense de sa persévérance et de son courage. Quelle similitude dans l'existence de ces deux enfants du même pays. L'un est recueilli par un chef de bande, un soldat brutal, qui fait la guerre pour satisfaire les convoitises de son maître, de son comte, disputant à son voisin quelques lambeaux de terre. C'est l'amour de la gloire, l'amour de la fortune surtout qui pousse le seigneur Hunault de Lantar à prendre, comme un vil bétail, cet enfant qui sera un jour le célèbre troubadour Cadenet. L'autre, Félicien David, pauvre orphelin, est recueilli par un modeste curé de village. Ce serviteur de Dieu, ce soldat du Christ, poussé par l'amour du prochain, et recherchant surtout les biens de l'âme, les biens éternels, le prend sous son égide et l'adopte comme un de ses enfants par l'esprit et par la foi. Il lui donne une instruction religieuse, afin de

le préserver des misères et des convoitises de ce monde. Son but aussi était de faire de cet enfant un soldat du Christ, un chevalier de la Croix, pour qu'un jour il pût le remplacer dans ses fonctions de curateur des âmes et de consolateur des affligés.

Félicien venait d'atteindre sa vingtième année, un bon numéro sorti de l'urne le libéra du service militaire. Il fit alors connaissance d'un peintre, nommé Justus, qui lui fit abandonner le Conservatoire et le fit enrégimenter dans la secte des Saint-Simoniens. Cet enrôlement fut pour notre musicien la cause d'une série d'aventures plus ou moins romanesques et fantastiques, dont beaucoup n'ont existé que dans l'imagination de ces hommes épris d'idéal, et dans celle de leurs admirateurs. Mais il fut aussi la cause de son voyage en Orient, pays de la lumière et des rêves, qui a valu à son génie son grand épanouissement et à son talent la production de ces œuvres magistrales pleines de couleurs, qui ont fait l'admiration de ses contemporains et qui ont voué son nom à l'immortalité.

Le comte de Saint-Simon avait fondé, en 1823, une école de philosophie sociale qui devait chasser de ce monde toutes les injustices et ramener sur la terre le bonheur parfait, que l'homme n'avait plus revu depuis son séjour dans le Paradis terrestre. Cette école, après 1830, se transforma en secte religieuse ayant comme apôtres, Auguste Comte, Augustin Thierry, Bazard et Enfantin. Ils voulurent propager leurs doctrines par des conférences, par des journaux et diverses publications. Enfantin, le premier apôtre du nouvel évangile, disait : « Venez à moi vous, qui ne possédez rien et vous, qui possédez beaucoup ! Nous mettrons en commun la richesse de ceux-ci, la misère de ceux-là, puis nous aviserons à répartir le tout suivant les capacités diverses de chacun. » Il ne devait plus y avoir sur terre ni infortune, ni chagrin. Le bonheur parfait devait régner seul en ce monde. Ces hommes d'une nature sentimentale et rêveuse auraient dû méditer des paroles de Massillon : « Tout est heureux, tout est à sa place dans la nature, l'homme est inquiet et mécontent ; l'homme seul est en proie à ses désirs, se laisse déchirer par des craintes, trouve son supplice dans ses espérances, devient triste et malheureux au milieu de ses plaisirs ; l'homme seul ne rencontre rien ici-bas où son cœur puisse se fixer. « D'où vient cela ô hommes ! ne serait-ce point parce que vous êtes ici-bas déplacés, que vous êtes faits pour le ciel, que votre cœur est plus grand que le monde ; que la terre n'est pas votre patrie, et que tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien pour vous ? »

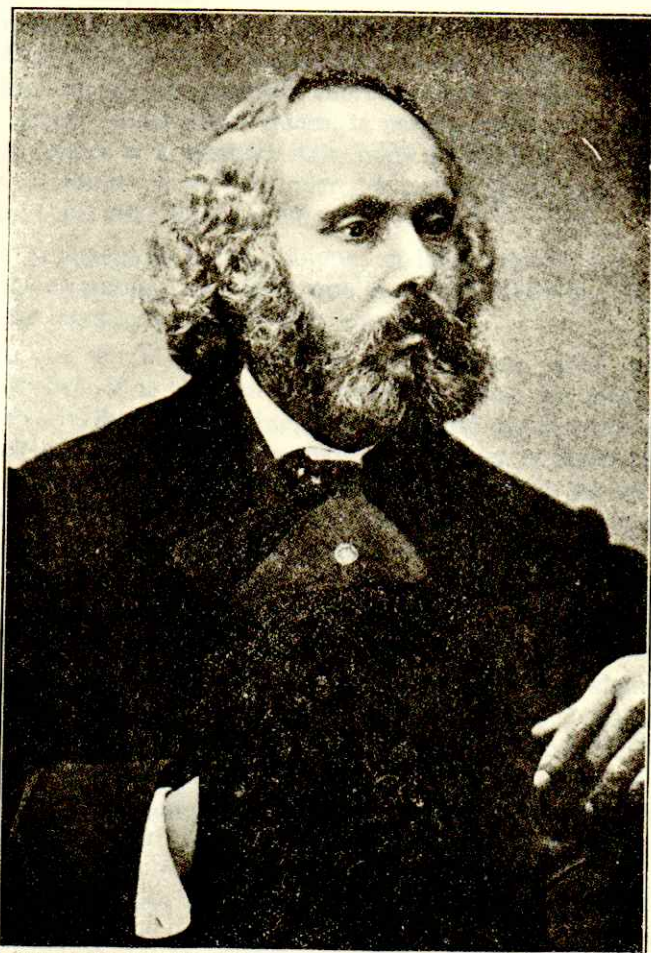
« Généreux comme sont les pauvres, a dit un écrivain, David fut attiré par les doctrines Saint-Simoniennes et séduit par leur portée sociale et religieuse. En outre, les idées musicales qui fermentaient en son cerveau trouvèrent tout d'abord leur emploi dans la tâche qui lui

le. Son but aussi
l'abbé de la Croix,
de curateur des

un bon numéro
s connaissances
Conservatoire et
Cet enrôlement
es plus ou moins
existé que dans
de leurs admira-
nt, pays de la lu-
épanouissement
s pleines de cou-
qui ont voué son

le école de philo-
s injustices et ra-
rait plus revu de-
après 1830, se
Auguste Comte,
propager leurs
ses publications.
: « Venez à moi
oup ! Nous met-
eux-là, puis nous
de chacun. » Il
in. Le bonheur
une nature sen-
de Massillon :
l'homme est in-
sirs, se laisse dé-
érances, devient
seul ne rencon-
nt cela ô hom-
blacés, que vous
le monde ; que
Dieu n'est rien

rain, David fut
leur portée so-
ermentaient en
la tâche qui lui



EDITIONS ARTISTIQUES J. BRUN & CO, CARPENTRAS.
Portrait de Félicien DAVID, vers 1865
Cadenet-Félicien DAVID (1810-1876)
« David a été un artiste sincère ; il n'a jamais cherché les succès faciles et n'a pas gaspillé son talent ; il a vécu pauvre et son nom restera »
C. SAINT-SAËNS

PLANCHE XLIV. — FÉLICIEŒ DAVID

fut dévolue. Parmi ces hommes réunis sous un même toit et menant en commun une vie disciplinée, nulle mission n'aurait pu mieux réussir à exalter son tempérament d'artiste. Le compositeur devait se doubler d'un maître de chapelle, dont les travaux ne constituaient pas une sinécure. Avec l'aide d'un ex-violoncelliste de l'Opéra-Comique, Tajan-Roje, il faisait répéter ses quarante choristes, dont au moins la moitié ignorait le solfège. Mais l'intelligence, la persévérance et la bonne volonté y suppléaient, et le résultat était, nous dit-on, fort remarquable. Au surplus, le public pouvait en juger, les portes du monastère Saint-Simoniens lui étant ouvertes deux fois par semaine. »

Le Gouvernement de Louis-Philippe, en 1832, interdit à cette secte la prédication en public ; c'est alors que le père Enfantin donna asile à tous ses frères dans sa maison de Ménilmontant.

Félicien qui, sur la terre, comme les miséreux, avait toujours peiné, crut trouver là le bonheur qu'il avait vu dans ses rêves. Convaincu de la vérité de cette doctrine, il en devint un des principaux apôtres. Abandonnant la religion des maîtres qui, avec la nourriture, lui avaient donné l'éducation et l'instruction, abandonnant la foi chrétienne, il s'enrôla corps et âme dans la nouvelle secte, il adopta cette doctrine sociale et il lui resta fidèle jusqu'à la mort.

C'est pendant son séjour dans ce monastère laïque qu'il composa diverses œuvres pour les cérémonies du culte et pour les principales réunions des frères. Elles forment un recueil intitulé : *Ménilmontant*, chants religieux, musique de Félicien David, apôtre. Ces chants ont pour titre : Prière du Matin et du Soir, Chœurs pour être chantés avant et après le repas, Prière du Père Enfantin, Prise d'Halut, Danse des Astres. Il écrivait, à Ménilmontant, vingt chœurs admirables, la musique de ces chœurs n'a pas été perdue. On y adapta, plus tard, d'autres paroles et firent partie d'une belle collection de chœurs à quatre voix d'hommes, connue sous le nom de *Ruche Harmonique*.

« Les frères faisaient vœu de chasteté et gardaient le célibat dans toute sa rigueur, afin de prouver que leurs prédications sur la femme libre n'étaient pas dictées par l'instinct sensuel. Toutes les occupations matérielles ou intellectuelles se distribuaient en partage égal. Ces nobles apôtres faisaient la cuisine, balayaient les chambres et bêchaient le jardin. Chaque exercice était précédé et suivi d'une hymne, dont Félicien David avait composé la musique. » Les Saint-Simoniens avaient pris un habit symbolique qui faisait l'admiration des uns et qui fut la risée du plus grand nombre. Mais bientôt la fermeture de la maison commune par le Gouvernement entraîna la dispersion de la famille. Enfantin fut condamné à un an de prison pour fait d'association illicite. C'est alors que le Père lança les fidèles à la conquête industrielle et morale de l'Égypte. Il avait dit à Barrault : « Tu peux m'annoncer à

l'Orient et y appeler la Mère. » Félicien David quitta Paris le 15 décembre 1832, et avec une bande de fervents adeptes ils se dirigèrent vers l'Égypte pour répandre leurs idées sociales sur la terre des Pharaons. Ils partirent en qualité de compagnon de la femme à la recherche de la Mère. Ces rêveurs voulaient relever la femme et la rendre l'égale de l'homme en tout et pour tout.

David, avant son départ, lança à la foule le manifeste suivant : « Je pars pour l'Orient. Sur les traces de Barrault, je vais au devant de la Mère, près de laquelle je puiserai une nouvelle vie. Mais avant de quitter cette France qui retient le Père captif, je dois un adieu à l'Occident, car lui aussi m'a fourni de grandes pensées religieuses et je l'aime. Je lui laisse les chants que sous l'inspiration du Père j'ai composés à Ménilmontant. »

Ils partirent à pied, le sac sur le dos, un bâton à la main comme le prolétaire, comme le compagnon qu'ils voulaient relever. Véritables enfants de Saint-François, ils se firent pauvres, et allèrent par le monde prêcher par la parole et par l'exemple leur doctrine. A Lyon, les pèlerins reçurent bon accueil ; on fit cadeau à Félicien d'un beau et solide piano, instrument qui le suivit sur terre et sur mer et qui ne le quitta jamais. A Avignon, où les haines politiques sont vivaces, la population les considérant comme des révolutionnaires, les reçut avec des clameurs et des huées. Mais eux vaillamment serrant leur faible cohorte, quatre de front, traversèrent la ville, au milieu de cette population furibonde. Ils ne restèrent pas dans cette ville si peu hospitalière ; le soir même, ils se dirigèrent vers Marseille. Là, une réception enthousiaste les attendait. Félicien David, un provençal, le brillant chef de la bande, fit l'admiration des dames marseillaises. Elles avaient été séduites par la musique sentimentale de David. Elles regardaient tous ces apôtres comme des défenseurs des libertés de la femme ; pendant leur séjour, elles leurs firent de splendides ovations.

Le 22 mars 1833, ils s'embarquèrent sur un brick-goélette portant à la proue le nom de *Clorinde*, nom d'une femme courageuse illustrée par le Tasse, nom digne de leur mission. Le bateau tout pavoisé de banderolles flottantes, multicolores, traîné à la rame par deux galères, sortit majestueusement du port. Toute la population marseillaise groupée sur les quais et sur les barques salua leur départ de vivats enthousiastes et leur adressa un dernier adieu. Les Saint-Simoniens, réunis sur le pont, chantaient une hymne que David avait composée pour la circonstance. Le vent gonflant les voiles, le brick disparut à l'horizon dans la direction du Sud, emportant ces hommes qui allaient au pays des Sarrasins chercher la Mère, c'est-à-dire la mère de famille vertueuse et forte, et délivrer de l'esclavage toutes les femmes de l'Orient.

Les Marseillais souvenaient certains du XII^e siècle, avant au troubadour Jaques les Saint-Simoniens qualités de la mère

Jaufre Rudel, tesse de Tripoli, seille pour l'aller Son amour pour exalté par les vert à l'objet de ses rê sopheres du XVIII^e s par les Marseillais corps et âme à la gnoi. de la femme tantinople. Là, u attendaient, aven tion. A Constant jours et en grand commencer la pr fit incarcérer et, a comme des malfa une chaloupe et o

Après sept j n'ayant pour tout biscuit, ils arrivè quelques concerts pendant ces radi ceaux pour piano *Mémoires Orientales* à son retour d'Or sont dues à la vie lodie n'a pas été a res qui pullulent ques cris nationa l'harmonie. Les souvenirs, des th Mémoires était un et un moyen de qu'il a fallu faire oreilles européennes

Les Marseillaises, éprises des idées de ces nouveaux croisés, ne se souvenaient certainement pas que leurs arrière-grand'mères, à la fin du XII^e siècle, avaient aussi fait une réception enthousiaste à un homme, au troubadour Jaufré Rudel. Ce chanteur de l'amour avait rêvé, comme les Saint-Simoniens, le relèvement de la femme par les vertus et les qualités de la mère de famille.

Jaufré Rudel, seigneur de Blaye, avait chanté toute sa vie la comtesse de Tripoli, qu'il n'avait jamais vue. Il venait s'embarquer à Marseille pour l'aller voir, s'estimant heureux de mourir sous ses yeux. Son amour pour cette comtesse lointaine, cet amour lointain, était exalté par les vertus et les qualités morales que ce troubadour attribuait à l'objet de ses rêves. Cet homme, ce poète épris d'idéal, que les philosophes du XVIII^e siècle ont considéré comme un fou, fut mieux apprécié par les Marseillaises du XII^e siècle ; elles virent en lui un apôtre voué corps et âme à la défense et au relèvement de la femme. Les compagnons de la femme, après une traversée d'un mois, arrivèrent à Constantinople. Là, une série d'aventures plus ou moins romanesques les attendaient, aventures où il est difficile de distinguer la vérité de la fiction. A Constantinople, ils parcoururent la ville pendant plusieurs jours et en grand costume. Ils voulurent se faire connaître avant de commencer la prédication et la conversion des infidèles. Le Sultan les fit incarcérer et, après une enquête, les considéra comme des fous et non comme des malfaiteurs. Pour s'en débarrasser, il les fit embarquer sur une chaloupe et conduire à Smyrne.

Après sept jours de traversée dans cette coquille de pêcheurs, n'ayant pour toute nourriture que des oignons, des olives rances et du biscuit, ils arrivèrent dans cette ville hospitalière. Là, ils donnèrent quelques concerts qui firent l'admiration des femmes de Smyrne. C'est pendant ces radieuses soirées d'Orient que David composa certains morceaux pour piano, qu'il publia plus tard en recueil sous le titre de *Mélodies Orientales*. Ce fut là le premier travail qu'il offrit au public à son retour d'Orient. Le prospectus disait : « *Les Mélodies Orientales* sont dues à la vie nomade du jeune auteur de ce recueil. Le titre de *Mélodie* n'a pas été adopté sans discernement. Les peuples à demi barbares qui pullulent dans le Levant n'ont guère d'autre musique que quelques cris nationaux chantés à l'unisson ; ils ignorent ce que c'est que l'harmonie. Les morceaux publiés n'étant souvent autre chose que des souvenirs, des thèmes populaires transportés sur le clavier, le titre de *Mélodies* était un hommage rendu à leurs auteurs primitifs et inconnus, et un moyen de cacher modestement au public le travail d'harmonie qu'il a fallu faire pour rendre cette musique sauvage agréable à nos oreilles européennes. »

Après trois mois de séjour dans ce pays enchanteur, la troupe Saint-Simonienne se divisa. Quelques-uns gagnèrent la Valachie, d'autres la Grèce, Félicien, suivi de quelques compagnons, fit voile vers Jaffa, sur un bâtiment turc encombré de pèlerins qui, comme eux, allaient à Jérusalem. Ils visitèrent le Saint-Sépulcre et tous les lieux consacrés de la ville, mais ils ne purent pas aller plus loin, malgré le désir de visiter la mer Morte et la vallée de Josaphat ; leurs moyens pécuniaires ne leur permettaient pas de soudoyer les Bédouins qui, sous prétexte d'escorter et de protéger les voyageurs, les rançonnaient le mieux possible.

Ils revinrent à Jaffa et s'embarquèrent là pour Alexandrie.

« Chaque fois qu'il séjournait quelque part, David avait soin de consigner sur son album toutes les improvisations musicales que lui inspirait la riche et splendide nature d'Orient. Il doit à son voyage ce cachet précieux d'originalité, qui distingue ses œuvres de celles de ses confrères. Félicien David, si nous pouvons nous exprimer ainsi, est le coloriste de la musique. Il a trouvé moyen d'appliquer la peinture aux sons, l'image accompagne ses accords ; chacune de ses notes fait tableau. C'est aux impressions de ce voyage plein d'accidents étranges, de rencontres saisissantes et de périls sans nombre, que l'on doit la magnifique création, qui a porté, d'un seul coup, Félicien David, au premier rang de nos compositeurs. »

D'Alexandrie, Félicien remonta au Caire, où il séjourna quelque temps, il alla visiter les Pyramides et Memphis. Enfin, étant obligé de s'éloigner de l'Égypte à cause du choléra qui y régnait, il traversa le désert et regagna la Syrie et Beyrouth pour, de là, se rendre en France. Son voyage en Orient avait duré trois ans. La traversée fut mauvaise ; les compagnons de la femme embarqués sur le brick, *La Madona-di-Grazia*, mirent quarante jours pour attérir à Marseille. Ils furent obligés de faire quarantaine au Frioul et ils ne débarquèrent que le 19 juin 1835. Dès que Félicien et ses frères en religion eurent mis pied à terre, ils se rendirent à Aix, où une réception enthousiaste les attendait. Après quelques jours de repos passés dans cette ville, Félicien prit la route de Paris où le rappelaient ses belles espérances et tous ses rêves de gloire. C'est à Aix que le Maire de Cadenet écrivit à David une lettre élogieuse en l'invitant à venir dans sa ville natale, pour l'honorer de sa présence ; une réception officielle devait lui être faite par ses camarades et par ses compatriotes. Sa réputation comme musicien s'était répandue dans toute la Provence, et ce voyage en Orient, cette démonstration carnavalesque avait répandu sa renommée. Quelques jours après le Maire reçut une lettre de Félicien, qui déclinait son invitation, des affaires urgentes l'appelant à Paris.

Dans mon entie
ter le voyage de Fé
de vue de l'art. La
parce qu'il avait re
rait voulu parler av
docteur Monge, qu
son service dans la
pays du Levant ;
bois, boîte à momm
symboliques, et un
l'ornement de son

De retour à P
David plus violen
justices avaient ai
mes, à rechercher
mença par exprim
que le ciel lumin
beau pays avaien
Tourneux de Nov
environs de Paris
tage ; il ne le qui
telle voir ses amis
fa, une autre en
instruments en c
trente romances.
le *Jour des Mort*
rent jouées ses
en *mi bémol* et
Réverie, *La Pen*
peu ou pas paye
romance *Les H*
obligé d'abando
l'île Saint-Louis
nées, il donna d

Voici les p

Voltigez

Voltigez

Et repos

Au fait

Sans

Dans mon enfance, en 1860, j'ai entendu le docteur Monge raconter le voyage de Félicien David en Orient et ses conséquences au point de vue de l'art. Le docteur accusait d'ingratitude le célèbre musicien parce qu'il avait refusé l'invitation de ses compatriotes. Et puis, il aurait voulu parler avec lui de ce beau pays d'Orient qu'il avait connu. Le docteur Monge, qui était venu exercer la médecine à Cadenet, avait fait son service dans la marine, comme médecin. Il avait parcouru tous les pays du Levant ; il avait rapporté d'Egypte un grand sarcophage en bois, boîte à momie, tout couvert de prières pour les morts et de signes symboliques, et un grand crocodile momifié ; ces deux objets faisaient l'ornement de son cabinet.

De retour à Paris, la lutte pour la vie recommença pour Félicien David plus violente et plus rude. Les insuccès, les déceptions, les injustices avaient aigri son caractère et le portèrent à s'éloigner des hommes, à rechercher la solitude. Il se mit à travailler avec ardeur. Il commença par exprimer par les sons, par la musique, toutes les impressions que le ciel lumineux de l'Orient, que les légendes fantastiques de ce beau pays avaient faites sur son âme. Un de ses frères en religion, M. Tourneux de Noves, mit à sa disposition une maison de campagne, aux environs de Paris, à Igny, dans la vallée de la Bièvre ; c'était son ermitage ; il ne le quittait qu'une fois par semaine pour venir dans la capitale voir ses amis. Là, pendant trois ans, il composa une Symphonie en *fa*, une autre en *mi* naturel, vingt-quatre quintetti et deux nonetti pour instruments en cuivre, douze mélodies pour violon et piano et plus de trente romances, dont les principales étaient l'*Egyptienne*, le *Bédouin*, le *Jour des Morts*, l'*Ange Rebelle*. Ce fut au concert Valentino que furent jouées ses premières œuvres. Il composa alors une symphonie en *mi bémol* et vingt autres romances : *Le Rhin Allemand*, l'*Oubli*, *La Réverie*, *La Pensée* et *Les Hirondelles*. Mais toutes ces productions, peu ou pas payées par les éditeurs, ne le faisaient pas vivre ; la belle romance *Les Hirondelles* lui avait été payée vingt-cinq francs. Il fut obligé d'abandonner son ermitage et de revenir à Paris se loger dans l'île Saint-Louis, au n° 9 du quai d'Anjou. Là, pendant plusieurs années, il donna des leçons de piano, au cachet, pour gagner sa vie.

Voici les paroles de la plus belle de ses romances, *Les Hirondelles* :

<i>Voltigez hirondelles,</i>	<i>Voltigez gracieuses,</i>
<i>Voltigez près de moi</i>	<i>Et fredonnant d'amour</i>
<i>Et reposez vos ailes</i>	<i>Que vos plumes soyeuses</i>
<i>Au faite des tourelles,</i>	<i>Touchent, mystérieuses,</i>
<i>Sans effroi.</i>	<i>Mon séjour.</i>

*Voltigez, je regarde
Votre petit bec noir
Suspendre à ma mansarde
Votre nid qui me garde
Chaque soir.*

*Voltigez, hirondelles,
Voltigez près de moi,
Et reposez vos ailes
Au faite des tourelles,
Sans effroi.*

En 1842, voyant que les élèves venaient plus nombreux prendre des leçons à 6 francs le cachet, il vint s'installer en plein quartier bourgeois, au n° 17 de la rue Fontaine-Saint-Georges. C'est là qu'il composa son chef-d'œuvre, *Le Désert*, ode-symphonie, qui devait rendre son nom immortel. Il eut pour collaborateur, un de ses frères Saint-Simoniens, Auguste Colin, qui composa les vers de cette belle ode-symphonie en trois parties.

Ce fut le 8 décembre 1844, qu'après bien des démarches et des contre-temps, David put obtenir la salle du Conservatoire pour faire exécuter *Le Désert*.

Voici les paroles de cette belle symphonie :

*La caravane disparaît au loin,
L'ambulante cité se perd dans le lointain,
Elle fuit, elle fuit... On la voit disparaître
Comme une vapeur du matin.
Et du désert revenant le maître
Le silence éternel que l'âme seule entend,
Sur sa couche de sable, immobile s'étend.
Ineffables accords de l'éternel silence,
Chaque grain de sable a sa voix
Dans l'éther ondulent ; le concert se balance,
Je le sens, je le vois !*

LA LIBERTÉ AU DÉSERT

*Restez sous vos tombeaux de pierre,
Pâles habitants des cités,
Sans voir du ciel ni de la terre
Les majestueuses beautés ;
Là, votre existence est flétrie
Par les ennuis, par les remords.
Le désert est notre patrie,
Nous sommes libres, fiers et forts.*

« La prem
Chant du Soir
bouck et *Les*
Mais rien ne f
Tilmant, qui d
dès les premièr
se déroulait de

« D'abord
tos. Si cet ut
mensité stérile,
peine quelques
où ils retomber

L'enthousi
par le public, f
et ses admirate
Son nom, ignor
dement toute l
rêve d'immortia

Voici quel
vent bien le ca
dans le *Journal*

« Un gran
d'être dévoilé t
vre a pour titre
grand, très neu
ration, touchés,
dissements, des
der la surface,
glorifiant Allah
manière à prod
sont retentissan
prodigieux. C'e

*A nous le soleil et l'espace ;
A nous le mirage éclatant ;
A nous le nuage qui passe ;
A nous le coursier haletant ;
A nous les sables qui scintillent
Et le désert pour oreiller ;
A nous les étoiles qui brillent
Et nous regardent sommeiller !*

« La première partie de la séance comprenait deux chœurs : *Le Chant du Soir* et *Le Sommeil de Paris* ; deux mélodies vocales : *Le Chibouck* et *Les Hirondelles*. Ces morceaux furent poliment accueillis. Mais rien ne faisait prévoir ce qui allait suivre. Après un entr'acte, Tilmant, qui dirigeait l'orchestre, leva sa baguette, et le public sentit, dès les premières mesures de l'œuvre nouvelle, qu'un horizon inconnu se déroulait devant lui.

« D'abord une note, une seule, murmurée par les violons et les altos. Si cet *ut*, indéfiniment vibrant, symbolise l'immensité, c'est l'immensité stérile, car de cette note rien ne sort, ou quelques accords, à peine quelques germes de vie, qui rendent encore plus sensible le néant où ils retombent aussitôt. »

L'enthousiasme gagna tous les auditeurs, David acclamé et réclamé par le public, fut rappelé sur la scène, et à la sortie de la salle, ses amis et ses admirateurs l'accompagnèrent en triomphe jusqu'à sa demeure. Son nom, ignoré la veille, fut sur toutes les bouches et parcourut rapidement toute l'Europe. Son génie avait vu son rêve s'accomplir, son rêve d'immortalité.

Voici quelques extraits des journaux de l'époque, qui nous décrivent bien le caractère et la valeur de cet enthousiasme public. On lit dans le *Journal des Débats*, du 15 décembre 1844 :

« Un grand compositeur vient d'apparaître, un chef-d'œuvre vient d'être dévoilé ! Le compositeur se nomme Félicien David, le chef-d'œuvre a pour titre *Le Désert*. . . Oui, David, ce que vous avez fait est très grand, très neuf, très noble et très beau. Nous avons été frappés d'admiration, touchés, entraînés, écrasés. . . Vous avez fait naître des applaudissements, des larmes et ce trouble des âmes, dont le talent peut rider la surface, mais que le génie seul ébranle jusqu'au fond. Le chœur glorifiant Allah est grand et magnifique, les voix y sont groupées de manière à produire une forte et excellente sonorité, les harmonies en sont retentissantes et splendides. Le Simoun est quelque chose de prodigieux. C'est aussi beau que l'orage de la pastorale de Beethoven.

L'auteur a montré là qu'il connaissait l'orchestre autant qu'homme du monde et qu'il en était maître. Il est impossible de mieux ménager, accroître et déchaîner la tempête instrumentale. Cet ensemble est foudroyant sans cesser d'être harmonique. L'Hymne à la Nuit est délicieux et ne peut se décrire. Oh ! le beau, l'admirable morceau ! Les airs de danses sont des perles de l'Orient enchâssées dans l'orchestre le plus gracieusement original, qui se puisse entendre. » Voilà ce qu'écrivait Berlioz.

La *Gazette Musicale*, de Paris, annonça le succès en ces termes :

« Place, Messieurs, place, vous dis-je, ouvrez vos rangs, écartez-vous. Place, encore une fois, et place large et belle, car voici : Un grand compositeur nous est né, un homme d'une singulière puissance, d'une trempe extraordinaire, un de ces talents si rares, qui fascinent tout d'un coup une salle entière, qui la secouent impérieusement, qui la maîtrisent, qui lui arrachent des cris d'enthousiasme et conquièrent en moins de deux heures une étonnante popularité. Ceci n'est point de l'aveuglement, de la prévention, de l'hyperbole, c'est le récit tout simple du succès le plus spontané, le plus étourdissant auquel nous ayons jamais assisté. Nos oreilles tintent encore de l'impétueuse explosion des applaudissements. C'était un entraînement étrange, irrésistible, unanime. C'était aussi l'impression franche, loyale d'une émotion vraie et profonde. »

En avril 1845, *Le Désert* fut exécuté à Marseille. *Le Nouvelliste* du 8 avril 1845, donnait ainsi le programme de cette représentation :

GRAND-THÉÂTRE. — *Les Hirondelles*, mélodie de Félicien David, chantée par M. Lac et accompagnée au piano par l'auteur.

Le Tchibouck, mélodie avec orchestre, musique de Félicien David, chantée par M. Lac.

LE DÉSERT, ode-symphonique en trois parties :

Première Partie. — L'Entrée au Désert ; Le Chant du Désert ; Glorification d'Allah ; l'Apparition de la Caravane ; La Marche de la Caravane ; La Tempête au Désert ; Le Calme ; Halte.

Deuxième Partie. — La Caravane au Repos ; Hymne de la Nuit ; La Fantaisie Arabe ; La Danse des Almées ; La Liberté au Désert ; La Rêverie du Soir.

Troisième Partie. — Le Lever de Soleil ; Le Chant du Muezzin ; Le Départ de la Caravane ; Chant du Désert ; Glorification d'Allah.

On lisait dans le *Nouveliste* du 9 avril : « L'Annonce de l'exécution au Grand-Théâtre de l'ode-symphonique, *Le Désert* avait mis en émoi toute la Société dilettante de notre ville. La soirée d'hier a réalisé tou-

tes les espérances fondées sur la réputation colossale de l'œuvre de Félicien David. C'est, en effet, une ravissante partition que *Le Désert* ; l'orchestre y est traité avec une habileté rare et une délicatesse de nuances qu'on ne rencontre plus guère dans les assourdissantes harmonies de la plupart des compositeurs modernes. La mélodie toujours gracieuse, souvent originale, révèle ce parfum de distinction, dont le génie seul a le secret.

« Certes, on ne peut saisir de prime abord toutes les beautés semées dans cette œuvre si heureusement inspirée et si consciencieusement écrite. On sera donc charmé d'apprendre que *Le Désert* sera encore exécuté demain, sous la direction de Félicien David.

« Nous devons une mention à M. Lac, qui a chanté avec un goût exquis la délicieuse romance, *Les Hirondelles*, et qui tenait le solo dans la symphonie. »

Au sujet de la troisième et dernière audition, on lisait dans le *Nouvelliste* des 13 et 14 avril 1845 : « La foule était au *Désert* vendredi soir. Cette dernière exécution de la belle ode-symphonie de Félicien David a été, pour son jeune et déjà célèbre auteur, l'occasion d'un nouveau triomphe. *Le Lever du Soleil*, ce magnifique morceau, si plein de rayonnement et de poésie céleste, qui sert d'introduction à la troisième partie a été redemandé à grands cris. Le jeune compositeur s'est empressé d'accéder à ce désir. Alors la foule s'est recueillie religieusement, et une seconde exécution a eu lieu, après quoi, un enthousiasme frénétique a débordé. En ce moment, les fleurs sont tombées par ondées sur la scène, et dans la salle les bravos ont retenti comme des éclats de tonnerre ; imposante ovation, digne du premier éclair d'un beau génie ! »

Un autre journal de Marseille, le *Sémaphore*, écrivait dans son numéro du 7 avril 1845 : « Ce soir aura lieu, au Grand-Théâtre, l'exécution du *Désert*, de Félicien David, ce magnifique rêve de poésie orientale ; cette œuvre puissante dont l'apparition a excité un vif enthousiasme dans le monde musical.

« Les personnes qui ont obtenu la faveur d'assister aux répétitions du *Désert* en sont sorties émerveillées des beautés que contient la partition de notre jeune compatriote, car on sait que Félicien David est né dans nos contrées. Un enfant du Midi pouvait seul réaliser une inspiration aussi brillante et aussi limpide dans sa majestueuse simplicité. »

Dans son numéro du 9 avril, le même journal disait : « Il n'est pas besoin d'être un bien savant Aristarque pour savoir que la clarté dans la science, la simplicité dans la grandeur doivent être comptés parmi les caractères essentiels du génie. Tous les artistes créateurs dont les œuvres sont considérées comme des modèles du beau, ont sacrifié sans cesse au mérite de la clarté, sans laquelle l'œuvre la plus savante n'est

présenta à la cour du roi de Prusse. *Le Désert* fut joué à Postdam en présence du roi. Des exécutions eurent ensuite lieu à Bade, Francfort, Berlin, Leipzig et Munich, puis à Vienne. Il revint de ce voyage par Gênes, Pise et Marseille. Pendant ce voyage, il avait composé un oratorio intitulé : *Moïse au Sinai*.

« *Le Désert*, dit un critique, n'est peut-être pas l'œuvre la plus sublime de Félicien David. Son *Moïse*, comme magnificence, comme pompe et comme majesté, monte à des élévations prestigieuses. Nous n'avons jamais rien entendu de plus imposant et de plus solennel que la Marche des Hébreux. L'explosion du finale, O roi du Monde ! quand les fils d'Israël aperçoivent enfin la terre promise, est d'une puissance que Meyerbeer, le plus énergique de nos vieux maîtres, a rarement pu atteindre. »

L'année d'après, le 7 mars 1847, une deuxième ode-symphonie, *Christophe-Colomb*, fut donnée au Conservatoire. L'ode se divisait en quatre parties : Le Départ, une Nuit des Tropiques, la Révolte et le Nouveau Monde. Méry avait écrit le libretto.

« Dans *Christophe-Colomb*, la réalité de l'action se révèle tout d'abord... Le vaisseau glisse sur la vague. Un léger souffle berce doucement les voiles. Tout dort au ciel et sur les eaux. Soudain au milieu du silence et de la majesté de la nuit, une voix éclate joyeuse et limpide. C'est un mousse qui chante au haut de la grande vergue... Et l'arrivée du navire, quel effet prodigieux ! La salle toute entière se lève comme un seul homme. Elle avait reçu la secousse électrique du génie. Pendant douze minutes, l'orchestre fut obligé de se taire pour laisser passer l'orage des bravos. »

C'est à la suite d'une audition de *Christophe-Colomb*, donnée aux Tuileries, en présence de la Cour, que le roi Louis-Philippe donna à Félicien David la croix de la Légion d'Honneur.

Le 25 août 1848, David fit exécuter une autre de ses œuvres intitulée *l'Eden*, mystère en deux parties, dont les paroles étaient de Méry. Mais ce mystère en deux parties, donné à l'Opéra en pleine période révolutionnaire, n'eut pas le succès qu'il méritait. Il y a cependant quelques beaux morceaux, tels que le Chant des Roses, l'Hymne au Soleil et la Cavatine d'Eve.

Le 22 novembre 1851, fut représenté, au Théâtre-Lyrique, *La Perle du Brésil*. Quelque temps auparavant, David, à bout de ressources, écrivait au Père : « Encore de l'argent que je vous demande, 500 francs. J'ai mon loyer à payer et ma provision de bois à faire. Mais voici bientôt j'espère, les recettes qui vont arriver avec les concerts en Hollande, à Paris : avec le *Jugement Dernier* et puis ce fameux opéra que je m'entonne avec amour. » Cet opéra était sans doute *La Perle du Brésil*.

David, logé dans un modeste appartement de la rue La Rochefoucauld, y vivait retiré du monde, avec pour compagnons des fleurs et des oiseaux. Le travail était son unique bonheur. C'était un grand artiste, qui était absorbé par les pensées et par les rêves que produisait son génie.

L'Aragon et la Castille ont, pendant bien des siècles, déversé sur la Provence des familles espagnoles, ayant dans les veines du sang maure. Ces races orientales ont fait souche dans notre beau pays, elles ont apporté avec elles et leurs caractères physiques et leurs caractères moraux. Félicien avec son teint basané et sa chevelure noire et crépue était sans aucun doute un survivant de cette race. L'indolence, l'insouciance de l'avenir, la flânerie au soleil et surtout l'amour de la rêverie et de la musique sont les caractères fondamentaux de ces peuples d'Orient. A Cadenet, et dans toute la Provence, il y a toujours eu des familles d'artistes que l'Espagne prendrait pour ses enfants.

Le 4 mars 1859, on représenta un nouvel opéra de Félicien David, intitulé *Herculanum*. Ce fut à l'Académie Nationale de Musique que fut donnée la première audition de ce grand drame lyrique.

En 1861, on lisait dans l'*Armana Prouvençau* : « Félicien David, lou grand musicien prouvençau, l'autour d'*Herculanum*, vèn de reçaupre uno bèn justo recoumpènso, l'Empereire l'a douna uno pensioun annalo de 2.400 francs. (Félicien David, le grand musicien provençal, l'auteur d'*Herculanum*, vient de recevoir une bien juste récompense, l'Empereur lui a donné une pension annuelle de 2.400 francs).

En 1912, à propos d'*Orphée aux Enfers*, on lisait dans le *Petit Journal* : « Le Mal de Vénus fut créé en 1858, par M^{lle} Garnier, une jolie rousse qu'on avait surnommée, la Belle aux Cheveux d'Or, et celui d'Andréa par une brune, M^{lle} Cico, qui, quelques années plus tard, créa le rôle de la princesse dans *Lalla-Roukh*, exquis drame musical de Félicien David. »

Le 12 mai 1862, fut donnée à l'Opéra-Comique une des plus belles œuvres de notre musicien, œuvre intitulée *Lalla-Roukh*, opéra-comique en deux actes, paroles d'Hippolyte Lucas et de Michel Carré. « C'est ici le pays des roses... Ainsi commence le livret de *Lalla-Roukh*. Oui, en vérité le pays des roses, des couleurs tendres, des brises embaumées, des parfums subtils... C'est l'hymne de l'amour tout imprégné de senteurs douces et de radieuse lumière... La meilleure partie de l'ouvrage nous transporte dans un véritable décor de féerie. Les premières notes de l'ouverture, le chœur du début, la cantilène de Lalla-Roukh (joue de tulipe) sont empreints d'un charme langoureux. Plus douce encore est la sérénité qui plane sur les voix à la tombée du jour... Toute la poésie et aussi toute la volupté de la nuit brûlante émanent de cette musique ; et

la romance de Mour
avec la princesse, air
l'admirable paysage
l'orchestre vient enco

« Musique enivr
de subtils arômes, ce
Au-dessus de ce cri d
comme un écho dou
Après dix siècles, Fé
gner les ardentes par
Brancour.

Le succès de *La*
célébraient la centième
pereur lui donna la

Le 8 mars 1865,
qui fut sa dernière
opéra-comique, *La C*

En 1867, l'Acad
nal de 20.000 francs
plus propre à hono
Ce furent les partici
le choix de l'Institut
nons toute la carrièr
le mérite de l'artiste
par la constance dan
le respect de soi-mê

Deux ans après
occuper le fauteuil
aussi nommé bibli
Conseil d'Enseign
neurs et de l'aisanc
Il vécut encore plus
Saint-Germain-en-L
offrit l'hospitalité d
cien vécut, solitaire
et à la culture des
et également dans u

La terrasse de
au milieu de la ver
resse que ce voyage
halte de la pénible
ce rêveur avait tou

la romance de Moureddin, mais surtout la première partie de son duo avec la princesse, ainsi que l'entr'acte et l'air qui le suit, sont dignes de l'admirable paysage évoqué par le poète et dont la magie des voix et de l'orchestre vient encore rehausser le lumineux coloris. »

« Musique enivrante, musique enchantée, musique d'où se dégagent de subtils arômes, où d'ineffables sonorités s'entrelacent dans l'ombre. Au-dessus de ce cri d'amour, si tendrement et si éperdument jeté, plane, comme un écho douloureux, le frémissement d'une plainte immortelle. Après dix siècles, Félicien David a trouvé la musique digne d'accompagner les ardentes paroles de la Sulamite et de son bien-aimé. » — René Brancour.

Le succès de *Lalla-Roukh* fut éclatant. En moins d'une année, on célébrait la centième audition à l'Opéra-Comique. C'est alors que l'Empereur lui donna la rosette d'Officier de la Légion d'Honneur.

Le 8 mars 1865, David fit représenter à l'Opéra-Comique le *Saphir*, qui fut sa dernière apparition sur la scène. Il avait composé un autre opéra-comique, *La Captive*, qui n'a jamais été représenté.

En 1867, l'Académie des Beaux-Arts décerna à David le prix bienal de 20.000 francs, récompense donnée à l'œuvre ou à la découverte la plus propre à honorer le pays et produite dans les dix dernières années. Ce furent les partitions d'*Herculanum* et de *Lalla-Roukh* qui motivèrent le choix de l'Institut. Le rapporteur, M. Lefuel disait : « Nous couronnons toute la carrière de M. Félicien David, et on en trouve peu dont le mérite de l'artiste soit mieux rehaussé par la noblesse du caractère, par la constance dans l'adversité, par l'amour désintéressé du beau, par le respect de soi-même et par le respect de la dignité de l'art. »

Deux ans après, en 1869, il fut nommé membre de l'Institut pour occuper le fauteuil de Berlioz dans la section des Beaux-Arts. Il fut aussi nommé bibliothécaire du Conservatoire et, en 1871, membre du Conseil d'Enseignement des études musicales. Avec l'arrivée des honneurs et de l'aisance se montrèrent le déclin de ses forces et la maladie. Il vécut encore plusieurs années sans rien produire. Il s'était retiré à Saint-Germain-en-Laye, où la veuve d'un de ses amis, M^{me} Tastet, lui offrit l'hospitalité dans sa maison de campagne, la villa Juno. Là, Félicien vécut, solitaire et rêveur, en se livrant aux travaux du jardinage et à la culture des roses. Fleurs qu'il avait chantées dans *Lalla-Roukh* et également dans une charmante mélodie : le Vieillard et les Roses.

La terrasse de cette villa dominait un immense horizon et ce fut là, au milieu de la verdure et des fleurs, au milieu de la nature enchantée que ce voyageur fatigué trouva enfin le repos. Ce fut là sa dernière halte de la pénible et douloureuse traversée terrestre. Ce grand génie, ce rêveur avait toute sa vie poursuivi le bonheur pour ses semblables

et pour lui, mais le bonheur, comme un mirage, fuyait toujours. Privé des caresses de sa mère depuis l'âge de quatre ans et bientôt de celles de son père, il avait manqué à ce grand amant, à ce grand cœur, une amante, une femme digne de lui pour le diriger vers le Dieu d'amour qu'il avait abandonné.

Dans son testament, il avait écrit : « Sentant ma fin approcher, je déclare vouloir être enterré dans le cimetière de Pecq, auprès de mon ami Tastet. Mon enterrement devra être aussi simple que possible et se faire sans le concours d'aucun ministre de la religion. »

Félicien David mourut le 29 août 1876. Ses obsèques eurent lieu à Saint-Germain, le 1^{er} septembre, à 4 heures. Le cercueil couvert de roses et de branches de laurier était précédé par deux jeunes gens portant une immense couronne offerte par les élèves du Conservatoire. Le deuil était conduit par M. Hadot, exécuteur-testamentaire et par M. Isaac Péreire. Les cordons du drap mortuaire étaient tenus par M. Ambroise Thomas, par M. Ludovic Halévy, par M. Reber, de l'Institut, et par M. Perlin, directeur du Théâtre-Français. Aucun discours n'a été prononcé sur la tombe, aucun honneur militaire ne lui a été rendu, bien qu'il fût officier de la Légion d'Honneur. David avait écrit dans son testament qu'il ne voulait le secours d'aucune religion.

Le *Siècle* disait à ce propos : « Il était officier de la Légion d'Honneur et nul cortège militaire n'a rendu les honneurs dus à cette décoration. Il a écrit *Le Désert*, *Herculanum*, *Lalla-Roukh* et pas une note de musique n'a été exécutée sur sa tombe. Félicien David a voulu être enterré civilement. »

La *République Française* disait : « C'est au milieu des roses qu'il adorait, on le sait, que s'est éteint l'auteur du *Désert* ; ses amis n'oublièrent pas son goût favori ; après qu'il eut rendu le dernier soupir, ils couvrirent son lit de roses. De véritables montagnes de fleurs furent ensuite entassées sur le cercueil et c'est au milieu d'elles que son corps a été rendu à la terre. »

Le *Petit Marseillais* écrivait : « C'est hier que nous avons conduit à ce petit cimetière de Pecq, tout encadré de verdure, ayant à ses pieds le fleuve calme et tranquille, le cercueil couvert de roses, de ces roses qu'il aimait tant, de Félicien David. Une foule considérable était venue à Saint-Germain et il faudrait remplir une colonne du journal rien que pour énumérer les célébrités de la musique et des lettres qui suivaient le cercueil de l'auteur du *Désert*. Comment se fait-il que personne n'ait pris la parole pour dire un dernier adieu à celui qui s'en allait ? »

Parmi les personnes notables qui étaient venues rendre un dernier hommage à Félicien David, il y avait : Isaac Péreire, Hadot, Louis Jourdan, Meissonier, Léon Halévy, Jules Clarétie, Nicolle, avocat ; Charles

Garnier, com
metant et d'a

David av
honneur mili
sur sa tombe.

En 1893,
le sculpteur
musicien, au
verdure, au m
seaux et par
des temps, la
qui a su si bi
de son âme.

Parmi le
Reyer, l'aut
où il dit : « J
mant, mais au
et celle d'Eug
m'ont atteint
affections. To
soleil et la m
poètes à leur
dont ils étaien
un tableau de
cien David. C
dans ses con
le corps par l
ments, dans s
fantastiques.
temps qui ont
tout éveillés

Un autre
a une qualite
tère. David po
lité qu'il doit
et *Le Désert*.
grands effets.
phrases passi
et distinguées
dit simpleme
charme mélod
reté de style,
tre et de faire

Garnier, comte de Rouville, Lépine, Ch. Blanc, Halangier, Oscar Cométant et d'autres.

David avait demandé un enterrement civil, ce fut la cause qu'aucun honneur militaire ne lui fut rendu et qu'aucun discours ne fut prononcé sur sa tombe.

En 1893, une souscription nationale permit de faire construire par le sculpteur Chapu, un tombeau dans le cimetière du Pecq, au grand musicien, au poète, à Félicien David. Là, au milieu des roses et de la verdure, au milieu d'un silence qui n'est troublé que par le chant des oiseaux et par le bourdonnement des abeilles, repose, en attendant la fin des temps, la dépouille mortelle de ce génie, de cet homme épris d'idéal, qui a su si bien communiquer à ses semblables les impressions divines de son âme.

Parmi les auteurs critiques qui ont apprécié les œuvres de David, Reyer, l'auteur de *Sigurd*, écrivit dans le *Journal des Débats*, une lettre où il dit : « J'aimais en lui, non seulement le musicien poétique et charmant, mais aussi l'homme loyal et bon, l'ami sincère et dévoué. Sa mort et celle d'Eugène Fromentin, survenues à si peu de jours d'intervalle, m'ont atteint dans mes plus vives sympathies et dans mes plus chères affections. Tous les deux avaient pris au ciel bleu d'Orient l'éclat de son soleil et la molle langueur de ses nuits étoilées. Tous les deux étaient poètes à leur manière et avaient conquis dans la manifestation de l'art, dont ils étaient épris, une incontestable individualité. On reconnaissait un tableau de Fromentin, comme on reconnaissait une mélodie de Félicien David. Qui sait si chez lui aussi, musicien de race et inébranlable dans ses convictions, l'amertume de certains déboires n'a pas affaibli le corps par les tourments de l'âme ? On nous dit qu'à ses derniers moments, dans ses accès de délire, il croyait commander à des orchestres fantastiques. Hélas ! il en est plus d'un parmi les musiciens de notre temps qui ont eu les mêmes hallucinations, qui ont fait le même rêve tout éveillés ! »

Un autre grand musicien, Saint-Saëns, écrivait : « Chaque artiste a une qualité maîtresse, qui donne à ses œuvres leur principal caractère. David possédait la plus rare de toutes, la naïveté. C'est à cette qualité qu'il doit le succès d'étonnement qu'il a rencontré avec *Lalla-Roukh* et *Le Désert*. Le public ne s'attend pas à cela ; il est préparé à tout, aux grands effets, aux petits effets, aux mélodies piquantes, aux grandes phrases passionnées, aux orchestrations bruyantes, aux harmonies fines et distinguées ; mais, il est sans défense contre une âme qui s'ouvre et dit simplement ce qu'elle a à dire. Au sentiment de la couleur, au charme mélodique de l'inspiration, David joignait une très grande pureté de style, une habileté exceptionnelle dans l'art de manier l'orchestre et de faire chanter les voix. »

Cadenet, la ville natale de Félicien David, est une ville coquette, riante, bien ensoleillée, adossée à une haute falaise dominant la riche vallée de la Durance. Elle est abritée des vents du Nord par le Lubéron, un des derniers contre-forts des Alpes. Elle voit dans la direction du Sud, au loin, cette rivière capricieuse qui, comme un serpent argenté, sillonne de ses lacets un des côtés de la plaine. Cadenet, situé dans un site enchanteur, a toujours aimé les arts et surtout la musique. Que de familles on pourrait citer qui, de père en fils, ont toujours aimé et pratiqué cet art. Qu'il me soit permis de citer les familles Pradel, Jaubert, Savournin et Truphème. Cette petite ville provençale qui, au *xii^e* siècle, avait vu naître le troubadour Cadenet, un des plus célèbres chanteurs et musiciens de cette époque, qui au *xix^e* siècle a eu pour enfant le grand compositeur Félicien David, a toujours aimé la musique, cet art qui nous transporte, comme dans un rêve, dans les régions célestes où règnent l'amour et le bonheur.

Je souhaite que mes compatriotes, aujourd'hui presque tous attirés vers la terre par leurs travaux journaliers, continuent à pratiquer cet art tant aimé de nos pères, art qui, de la région de la matière, les fera passer dans la région de l'idéal, but suprême de notre âme sur la terre.

CATALOGUE DES ŒUVRES DE FÉLICIEEN DAVID

Ménilmontant, chants religieux, 1833.

La Ruche Harmonique, 30 chants à 4 voix d'hommes.

Chant du Soir, chœur avec accompagnement d'orchestre.

Motets avec accompagnement d'orgue.

Nombreuses Mélodies vocales avec accompagnement de piano.

Symphonie en *fa*. — Symphonie en *mi*.

Symphonie en *mi bémol*. — Symphonie en *ut*.

Les Quatre Saisons, 24 quintetti pour instruments, à cordes.

Deux nonetti pour instruments à corde.

Un quatuor pour instruments à corde.

Deux trios pour piano, violon et violoncelle.

Les *Brises d'Orient* et les *Minarets*, recueil de mélodies pour piano.

Le Désert, ode-symphonique en trois parties, 8 décembre 1844.

Moïse au Sinâï, oratorio en deux parties, 28 mars 1846.

Christophe-Colomb, ode-symphonique en 4 parties, 7 mars 1847.

(C'est à la fin d'une audition de *Christophe-Colomb* que le roi Louis-Philippe remit à Félicien David, la croix de la Légion d'Honneur).

L'Eden, mystère en deux parties, 25 août 1848.



La Perle du Brésil, opéra en 3 actes, 22 décembre 1851.

Herculanum, opéra en 4 actes, 4 mars 1850.

Lalla-Roukh, opéra-comique en 2 actes, 12 mai 1862.

Le Saphir, opéra-comique en 3 actes, 8 mars 1865.

La Captive, opéra en 3 actes. Ne fut pas joué.

COSTUME DES SAINT-SIMONIENS

Les frères Saint-Simoniens avaient une petite et une grande tenue. La première se composait d'une tunique bleue, serrée au corps de l'apôtre, avec son nom brodé sur la poitrine en lettres saillantes. Il portait le pantalon blanc et se coiffait d'une toque de soie rouge et noire.

Mais c'était surtout la grande tenue qui plongeait les dames dans le ravissement.

Elle consistait en un costume chevaleresque au grand complet : justaucorps rouge et collant des pieds à la tête ; tunique blanche à manches courtes ; bottes molles, évasées, montant jusqu'à mi-jambe, et collier symbolique en acier poli, dont chaque anneau portait le nom d'un frère mort. Par-dessus tout cela se jetait un large manteau noir ; la toque de soie était remplacée par le béret rouge.

le domaine
partient suc-
cédant et aux
t appartena
r mariage à
M. le baron
e du torrent
t un lieu de
qui traver-
tour identi-
nplissait les
u XVI^e siècle
e était com-
e Vins avec
uban par le
du comte de
ensuite aux
pour leur-
seigneur au
s du service
mes, et plus
arrance et le
e et Gabriel.
trouvé pour
be pour sur
En 1594, le
sans doute à
acquisition de
ce de senti-
sés faites à
ans la même
ville à X.
Rocher dans
tail par Pag-
tre Henri de
Magnan, et
deux autres
pés, qui ont
Grenoble.

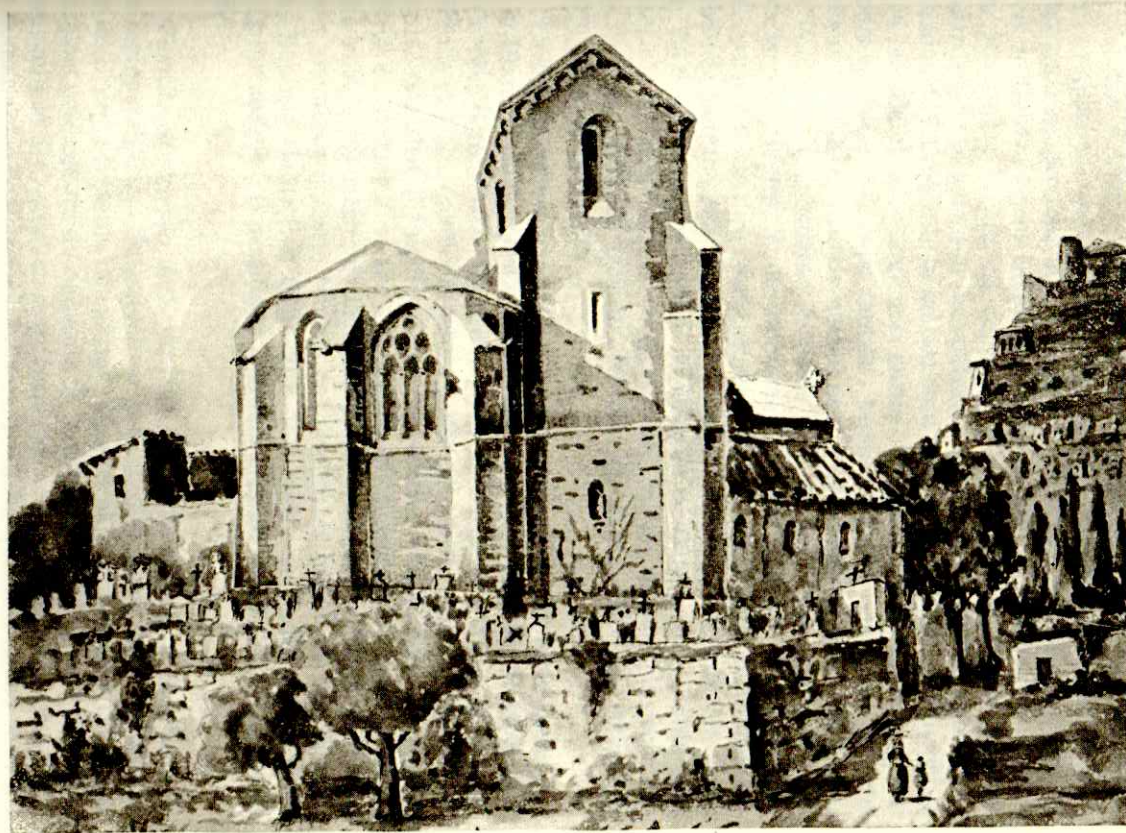


PLANCHE XXX. — ÉGLISE DE CADENET avec son vieux clocher roman et son vieux cimetière en 1844